

## Une Histoire de famille

Jean-Pierre OHL

À certains, la lecture du *Tour du monde en quatre-vingts jours* donne envie de faire le tour du monde. À d'autres, de lire tout Jules Verne. Dans ma famille, nous appartenons plutôt à la seconde catégorie ; et quand j'étais enfant, j'avais à ma disposition deux agences de voyage – je veux dire : deux bibliothèques.

La première, l'officielle, la régulière : celle de mon père. Scott, Verne, Conan Doyle, une collection quasi-complète du Masque dont j'associe encore le jaune un peu moisi à la couleur de la carotte qu'il mettait dans sa tabatière. Mon père : un homme scrupuleux, responsable. Ce qui ne l'empêchait pas, en rentrant du travail, d'accrocher scrupules et responsabilité à la patère du vestibule, et de s'abandonner aux profondeurs de son fauteuil d'osier comme d'autres aux pullmans des grandes lignes. Je jouais derrière le fauteuil, n'apercevant de lui que la fumée de sa pipe, et les volutes de tabac me semblaient liées par quelque équation secrète à son intense activité de lecteur ; comme si les livres et le caporal gris coupe fine entraient dans la composition d'un stupéfiant connu de lui seul. Mon père était parfaitement capable de lire trois fois le même livre dans la même année. Le livre ne comptait pas. Ce qui comptait, c'était lire. « Qu'importe le flacon... » a dit quelqu'un. « N'importe quel jaja », a dit un autre, « pourvu qu'il fasse ses douze degrés cinq ».

À quoi pensait-il, mon père, ce matin 6 décembre 1991 ? Sur le passage clouté de l'Avenue Barthou – car, pour rien au monde, cet homme responsable n'aurait traversé en dehors des clous. À quoi pensait-il si fort, si fort qu'il n'entendit pas le crissement des pneus de l'irresponsable qui allait le renverser ? À Boileau et Narcejac – « Vous l'aimiez trop, n'est-ce pas ? » –, à Sherlock Holmes – « Venez, Watson, il se trame encore quelque chose ! » –, à la mort de Turenne, ou peut-être à rien. On appelle cela *distraktion*, du latin *distrahere*, « tirer en divers sens », « séparer une partie du tout ». On l'oublie souvent, mais « se distraire » est une activité tellement sérieuse, tellement absorbante, qu'elle peut vous coûter la vie.

La seconde bibliothèque, celle de mon frère : l'enfer. Deux serre-livres – une poupée de cire à la Lewis Carroll et une tête de mort – en guise de cerbères. Au milieu, les damnés : Lautréamont, Artaud, Céline, Dostoïevski, Rigaut, Lowry, Gombrowicz. Et quelque part, derrière une étagère – jamais la même, il fallait brouiller les pistes –, une de ces bouteilles de Johnny Walker achetées chez Nini que je ramenaient en contrebande dans mon cartable. Mon frère grattait la plaie du désespoir ; il lui fallait un bon désinfectant.

À quoi pensait-il, mon frère, ce 21 janvier 1973, quand il a décidé de se gratter vraiment, avec les ongles en deuil de monsieur Gillette ? À *Lolita* – « le bout de la langue fait trois petits bonds » ? À *Ferdydurke* – « Slowacki était un grand poète ». À la mort de Louis XVI ? Ou peut-être à rien.

Je pourrais le lui demander. Il est toujours là, mon frère. Il est sorti juste à temps de sa chambre ; un carabin réactionnaire a garrrotté son désespoir avec le ceinturon de ma panoplie de cow-boy. Depuis, il a écrit des livres. *Chez le libraire*, par exemple – tiens ! je viens justement de le ranger sur l'étagère de la librairie... C'est ce qu'on appelle *une histoire de famille*.

## Una storia di famiglia

Ad alcuni la lettura del *Giro del mondo in ottanta giorni* dà voglia di fare il giro del mondo. Ad altri di leggere tutto Jules Verne. La mia famiglia appartiene piuttosto alla seconda categoria; e quando ero piccolo avevo a disposizione due agenzie di viaggio... voglio dire: due biblioteche.

La prima, quella ufficiale, abituale: era la biblioteca di mio padre. Scott, Verne, Conan Doyle, una collezione quasi completa del "Masque"; ancora oggi ne associo il giallo un po' marcio al colore delle foglie arrotolate che mio padre metteva nella sua tabacchiera. Mio padre: uomo scrupoloso, responsabile; ma ciò non gli impediva, una volta tornato da lavoro, di appendere scrupoli e responsabilità all'attaccapanni dell'ingresso e di abbandonarsi alle profondità della sua poltrona di vimini, come altri si abbandonano ai pullman di linea. Io giocavo dietro la poltrona; di lui vedevo solo il fumo della pipa, e mi sembrava che un'equazione segreta legasse quelle spirali alla sua intensa attività di lettore; come se i libri e il tabacco nero finemente tagliato entrassero nella composizione di uno stupefacente noto solo a lui. Mio padre era capacissimo di leggere lo stesso libro tre volte in un anno. Il libro non contava; quello che contava era leggere. «Non importa il flacone...» ha detto qualcuno. «Datemi un cicchetto», ha detto un altro, «purché faccia dodici gradi e mezzo».

A cosa pensava mio padre quel mattino del 6 dicembre 1991, sulle strisce pedonali dell'Avenue Barthou? – perché per niente al mondo quell'uomo responsabile avrebbe attraversato fuori dalle strisce. A cosa pensava così assorto, così assorto da non sentire lo stridio delle gomme di quell'irresponsabile che lo avrebbe investito? A Boileau e Narcejac – «L'amavate troppo, vero?» –, a Sherlock Holmes – «Venga, Waston, si trama ancora qualcosa!» –, alla morte di Turenne, o forse a niente. È detta *distrazione*, dal latino *distrahere*, "tirare in sensi diversi", "separare una parte dal tutto". Spesso ce ne dimentichiamo, ma "distrarsi" è un'attività talmente seria, talmente coinvolgente, che può costare la vita.

La seconda biblioteca: quella di mio fratello. L'inferno. Due reggilibri – una bambola di cera alla Lewis Carroll e una testa di morto – a mo' di cerberi. Al centro, i dannati: Lautréamont, Artaud, Céline, Dostojevskij, Rigaut, Lowry, Gombrowicz. E da qualche parte, dietro uno scaffale – mai lo stesso, proprio per confondere le tracce – una di quelle bottiglie di Johnny Walker comperate di contrabbando da Nini e che portavo nella mia cartella. Mio fratello si grattava la ferita della disperazione; gli serviva un buon disinfettante.

A cosa pensava mio fratello il 21 gennaio del 1973, quando ha deciso di grattarsi sul serio con le unghie listate a lutto del Signor Gillette? A *Lolita* – «la punta della lingua compie un percorso di tre passi»? A *Ferdydurke* – «Slowacki era un gran poeta». Alla morte di Luigi XVI? O forse a niente.

Potrei domandarglielo. C'è ancora, mio fratello. È uscito appena in tempo dalla sua stanza; uno studente di medicina reazionario ha stretto la sua disperazione col cinturone del mio costume da cow-boy. Da allora ha scritto dei libri. *Dal libraio*, per esempio – ecco! L'ho appena sistemato sullo scaffale della libreria... è quella che si chiama *una storia di famiglia*.